

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ALBERT THIBAUDET
J. KESSEL
BENJAMIN CRÉMIEUX
PASCAL PIA
NICOLE STIÉBEL

SUR ANATOLE FRANCE
BORÉE
SINCÉRITÉ ET IMAGINATION
LE BOUQUET D'ORTIES
JACQUELINE ET L'AMOUR

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

STENDHAL ET MOLIÈRE

NOTES par ROGER ALLARD, MARCEL ARLAND, BENJAMIN CRÉMIEUX, RAMON FERNANDEZ, PAUL FIERENS, V.-M. LLONA, GABRIEL MARCEL, CLAUDE ROGER-MARX, ANDRÉ MAUROIS, ODILON-JEAN PÉRIER, HENRI PETIT, HENRI POURRAT, JEAN PRÉVOST, HENRI RAMBAUD, JACQUES SINDRAL, A. VIALATTE.

Marcel Azaïs

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Note conjointe sur M. Descartes*, par Charles Péguy. — *Le Onze Mai et Au Camp des Vaincus*, par J. Kessel et Georges Suarez. — *Eveil d'une éthique internationale*, par Pierre de Lanux. — *La Chaîne des dames*, par Gabrielle Réval. — *Almanach des lettres françaises et étrangères*, par Léon Treich. — *De Hamlet à Swann*, par Guy de Pourtalès.

LA POÉSIE. — *Les Rondeaux*, par André Mary. — *Mourir de ne pas mourir*, par Paul Eluard. — *Psyché*, par M^{me} Renée de Brimont. — *Perspectives*, par Luc Durtain. — *Poème de la joie*, par Gabriel Audisio. — *Matin aux Oliviers*, par Cl.-André Pujet.

LE ROMAN. — *L'illustre Partonneau*, par Pierre Mille. — *Les derniers plaisirs*, par Fernand Fleuret. — *La Zone dangereuse*, par Saint-Marcet. — *Détours*, par René Crevel. — *La Débauche*, par André Birabeau. — *Le Sel de la Terre*, par Raymond Escholier. — *Tête de mêlée*, par Jean Bernier. — « 5.000 », par Dominique Braga.

LE THÉÂTRE. — *La Scintillante*, par Jules Romains. — *Le Geste*, par M. Donnay et H. Duvernois.

LETTRES ÉTRANGÈRES. — *Nouveaux voyages en Erewhon*, par Samuel Butler (traduits par Valéry Larbaud). — *La Peste écarlate*, par Jack London. — *Henry Thoreau, sauvage*, par Léon Bazalgette.

LES REVUES.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VI^e. TÉL. : FLEURUS 12-27

LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50

CHEZ  PLON

PAUL ZIFFERER

LA VILLE IMPÉRIALE

Roman traduit de l'Allemand, par MARCEL DUNAN

Un volume in-16 7.50

GERMAINE ACREMANT

LA HUTTE D'ACAJOU

Roman en un volume in-16 7.50

DU MÊME AUTEUR :

* *CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS* (PRIX NELLY LIEUTIER).

Roman en un volume in-16. 7 fr.

COLLECTION " LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI "

SÉRIE : *HOMMES ET IDÉES*

Publiée sous la direction de E. LEMONON et A. DE TARDE

JACQUES BARDOUX

J. RAMSAY MACDONALD

Un volume in-16 5 fr.

POUR PARAÎTRE EN DÉCEMBRE :

UNE ÉDITION ILLUSTRÉE DE :

L'HISTOIRE DE FRANCE

DE

JACQUES BAINVILLE

!Contenant 28 hors texte en phototypie et rotogravure

Un volume in-4° carré sur beau vélin des papeteries du Marais. Broché. .. 60 fr.

« Traduire par l'image les alternatives de puissance et de trouble qui sont les caractères propres de l'évolution historique de la France, suivre le rythme agité de la vie de notre pays :

Voilà le souci qui a constamment guidé

les éditeurs dans le choix des illustrations de cet ouvrage »

Les souscriptions sont reçues dès maintenant dans toutes les bonnes librairies.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

SUR ANATOLE FRANCE

Je n'écrirai ici sur Anatole France rien qui parte profondément du cœur et où toute l'âme joue sa partie. Je chercherai à être sec, et je risquerai volontiers de déplaire. Pour plusieurs raisons. D'abord nous ne sommes plus devant cette mort foudroyante de Barrès, une mort à la manière des morts de Bossuet, qui nous sommait de parler, arrachait de notre être ce que les délais et les prévisions ordinaires nous auraient laissé le temps de n'y pas trouver, Ensuite ce marbre de l'imprimerie, où des milliers de nécrologies toutes prêtes ont attendu pendant une semaine, glace, plus que le marbre du tombeau, celui qui est obligé professionnellement d'y ajouter : si Anatole France y pensa dans ses derniers jours, ces caractères d'imprimerie durent faire à ce fils des livres et des libraires l'effet même des vers du tombeau. Enfin, et surtout, mon élan aurait peu de chances d'épouser celui des pages parmi lesquelles s'introduit ici la mienne, de la génération littéraire dont cette revue interprète ordinairement les tendances.

Je fais donc taire mes sentiments personnels à l'égard d'un homme et d'une œuvre qui ont beaucoup existé pour moi, et qui demain existeront sans doute davantage encore. Je me contente de rappeler et de rapprocher trois faits.

Voici le premier. Celui qui vient de mourir près de ce pont de Tours, que gardent les deux monuments de Descartes et de Rabelais, s'est éteint, à l'âge à peu près de Hugo et de Tolstoï, dans le même soleil de gloire et sur le lit de parade d'une monarchie littéraire, ou du moins d'un patriarcat. Comme pour Hugo et Tolstoï, on a eu partout le sentiment que l'homme estimé par la majorité de ceux qui lisent et savent comme le premier écrivain de la planète,

disparaissait, sans rupture, sans tragédie, et par une poussée inévitable, ayant rempli une destinée sans mutilation, ayant donné en arbre lent et munificent tous les fruits qu'on attendait de son génie. Quand il s'incarna en M. Bergeret, ce fut sa manière à lui de goûter dès cette vie le corbillard des pauvres. Littérature ! Mais, si Barrès nous évoque irrésistiblement l'idée d'un prince du sang, d'un grand Condé de l'art, Anatole France était bien le Maître, au sens où le xvii^e siècle disait : le Roi.

Voici le second. Ce roi de l'art rayonnait (les Grecs disent, du soleil qui se couche, *Βασιλεύει*) dans une lumière froide. Il était devenu à peu près étranger aux nouvelles générations littéraires. De l'immense respect dont on l'entourait ne bénéficiaient (au contraire de Hugo qui, en 1885, occupait encore de son ombre toute la poésie) ni ses disciples, monde hétéroclite dont on souriait, ni ses imitateurs, ombres énervées et froides, ni même ses adversaires, dont les polémiques éveillaient peu l'attention.

L'influence de Barrès se retrouve encore à chaque pas chez les plus récents écrivains. Celle de France, fort peu, si ce n'est sous la forme de copie académique. A la *Nouvelle Revue Française* depuis 1919, je crois bien que je suis le seul à avoir parlé plusieurs fois de lui. Et l'exception confirme la règle, car je ne suis ni un jeune proprement dit, ni même un jeune honoraire.

Voici le troisième. Comme il n'avait pas cherché cette royauté, comme l'influence lui était absolument indifférente, ce pur littérateur pouvait se tenir au-dessus de la littérature, porter sur elle le regard du sage, la dominer à peu près comme l'intelligence d'un Bergson est employée par lui à dominer l'intelligence. Il était sinon celui qui voit de haut, tout au moins celui qui cherche à voir de haut. Ce que nous devons à Barrès en sens national, nous en devons sans doute l'équivalent à Anatole France en sens planétaire. Mais l'un et l'autre de ces fils du grand xix^e siècle, le politique et le bibliothécaire portent le

signe de Chateaubriand, participent à la littérature des génies, se partagent, d'une manière imprévue et riche en détours, cet empire d'Alexandre. En même temps à peu près que mourait Anatole France, la *Revue Fédéraliste* de Lyon proposait, à titre d'enquête, ce texte de la *Vie en Fleur* à nos réflexions : « Je n'ai pas dédié mes enfances à la postérité, ni supposé un moment que la race future pût s'intéresser à ces bagatelles. Je crois à présent que tous, tant que nous sommes, grands et petits, nous n'aurons pas plus de postérité que n'en eurent les derniers écrivains de l'antiquité latine, et que l'Europe nouvelle sera trop différente de l'Europe qui s'abîme à cette heure sous nos yeux, pour se soucier de nos arts et de notre pensée. » La *Revue Fédéraliste* me demande ce que j'en pense. Pour l'avenir je n'en pense rien, l'avenir étant le monde de l'action et non de la pensée, de l'imprévu et non de la prévision. Pour le passé, j'en pense que Chateaubriand a employé à peu près ses quinze dernières années à se dire et à redire les mêmes choses, et à se flatter de l'espoir que le monde descendrait au tombeau avec lui. Il est mort en pleine révolution de 1848, et cependant il se trompait. Le petit Anatole Thibaut, qui avait alors quatre ans et qu'il pouvait voir jouer sur le quai Malaquais, ne trouvait pas du tout que le monde, même littéraire, était en train de finir, cette année où Louis-Philippe partait de la France et M. de Chateaubriand de la vie. Cette fois sera-t-elle la bonne ? La chaîne littéraire a déjà vu des secousses plus rudes. Soyons cependant tranquilles sur Anatole France, sur la place de la *Vie en Fleur* et du reste auprès de la postérité. S'il n'est pas le dernier des classiques, ses livres transmettront une flamme sacrée. S'il en est le dernier, ils resteront honorés sur une pointe extrême et parfaite de la culture. Mais ces deux termes du dilemme ne sont que des abstractions, et nous savons bien qu'entre eux la vie prendra, comme à l'ordinaire, un imprévisible moyen terme.

BORÉE¹

J'ai entendu ces jours-ci une histoire si fraîche et miraculeuse qu'il faudrait la conter sur le mode enfantin :

« Il était une fois, dans un pays ravagé par la misère et l'épouvante, un petit garçon qui voulait danser... Un magicien des terres lointaines l'appela... Mais de mauvais génies voulurent l'empêcher de partir. Le petit garçon déjoua toutes les ruses. Il triompha de la boue, du feu et de la mort. Maintenant, dans la fête des lumières, des soies, des cuivres et des flûtes, il danse... »

Mais on ne croit plus aux récits naïvement composés et bien que celui-là soit vrai en tous points, il le faut présenter d'une manière moins simple.

Prenons donc les choses par le commencement.

J'assistais récemment à une répétition de la troupe de Diaghilew. Les ballets russes allaient partir pour l'Allemagne, vers un de ces voyages où les entraîne à chaque saison nouvelle le vagabond de génie qui les a créés. En maillot et en tunique, Bronislava Nijinska dirigeait le travail, Nijinska, âme active, raffinée et puissante, et que la danse possède comme une dionysiaque ferveur.

Pendant un intervalle, je lui demandai :

— Quand avez-vous commencé votre œuvre de chorégraphe ?

— Sous les bolcheviks, à Kief, où j'avais une école.

Elle ajouta, souriant :

1. Copyright by Librairie Gallimard, 1924.

— La ville changea seize fois de mains. Mais sous les obus et les balles, mes classes étaient pleines.

Déjà la répétition reprenait son cours et notre entretien cessa. Mais j'appris que cinq élèves de la Nijinska étaient venus de Kief la rejoindre.

Une amie d'enfance, la charmante danseuse Vera Rosenstein, me présenta l'un d'eux, Serge Lifar... Aussitôt la répétition terminée, je l'emmenai à la terrasse d'un café... C'est là que j'entendis l'histoire.

*
* *

Qu'on se figure un jeune garçon qui prétend avoir dix-huit ans, mais qui en paraît quinze, un corps mince et dur aux épaules encore enfantines, un visage mat et bridé de Tartare, brûlé par des yeux verts, vifs, tendres et gais, des yeux de jeune chien que tout amuse... Dans les gestes vit cette brusquerie que le temps n'a pas encore effacée. Le sourire est charmant de confiance... Sur tout cela de la naïveté, de la joie, de la victoire.

Il répond d'abord en hésitant, timide. Puis à mesure que les souvenirs le pressent et s'emparent de lui, le voici qui raconte avec une abondance volubile et des rires et des tressaillements nerveux.

— Il y a quatre ans, commence-t-il, mes parents étaient, malgré le bolchevisme, riches encore... Ils avaient engagé des professeurs qui devaient me préparer à l'Université. Mais, moi j'avais assisté par hasard à un cours de la Nijinska et j'y étais resté.

« Elle partie, je continuai à m'exercer seul. Je savais vaguement que quelque part en Europe, très loin, elle travaillait avec Diaghilew. »

Comme la voix du jeune homme a frémi ! Comme il a enveloppé de ferveur ce nom ! Et comme on devine qu'à Kief, sous un ciel sans espoir, le ballet de Diaghilew était pour lui plus que le paradis pour un croyant, puisqu'il était la danse elle-même, enivrante, ailée.

Serge Lifar me prend le bras comme pour mieux me faire pénétrer l'importance de ce qu'il va dire.

— Et comprenez-vous qu'un jour arrive une lettre de Diaghilew demandant à Paris cinq anciens élèves de la Nijinska.

Une moue puérole plisse la bouche du jeune danseur.

— Je n'étais pas sur la liste. Mais parmi ceux qu'avait désignés Diaghilew, il en était un qui ne travaillait plus du tout. Il eût été injuste qu'il partît. Je résolus de le remplacer.

« Deux de mes camarades étaient polonais. Ils obtinrent officiellement leurs passeports. Mais les deux autres et moi-même, nous devions quitter la Russie en cachette. On nous indiqua un contrebandier qui avait l'habitude de faire passer la frontière. Et il fut décidé que je partirais le premier, en éclaireur, avec lui. »

Involontairement je demande :

— Quel âge aviez-vous donc ?

Mais Serge Lifar qui tient à ce qu'on le prenne au sérieux n'aime pas cette question. Il répond évasivement :

— Deux ans de moins qu'aujourd'hui.

Puis, avec rapidité :

— Je ne pouvais pas parler de mon départ à mes parents... D'abord ils eussent été trop inquiets et puis ils ne voulaient pas que je fasse de la danse. Ils rêvaient de me voir ingénieur. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'étais entré au cours de la Nijinska et j'y étais resté.

Un rire clair fait tourner vers nous les regards de nos voisins de la terrasse et Serge Lifar reprend :

— Seuls, mon frère et ma sœur furent mis au courant de mes projets. Ils me donnèrent de beaux roubles d'or, des francs, des dollars: Je me procurai une capote de soldat, des culottes militaires, de magnifiques bottes et un fusil. Sur ma casquette j'épinglai une étoile rouge. Avec tout cela j'avais l'air d'un parfait « Secsot ».

— « Secsot » ?

— Ah, vous ne savez pas ? vraiment ? Eh ! bien, on appelle « Secsot » en Russie les collaborateurs secrets de la Tché-Ka pour la plupart des gamins qui écoutent, espionnent et dénoncent.

« Donc, habillé de la sorte, je quittai la maison et retrouvai à la gare mon compagnon, le contrebandier.

« C'était un Juif colossal. Des épaules comme une armoire, des poings comme des massues, un visage plein de calme majestueux et d'importance digne. Oh ! un homme magnifique ! Le torse protégé par une veste de cuir, il avait sous le bras un énorme portefeuille.

— Un portefeuille ? Pourquoi ?

Serge Lifar me contemple avec un étonnement profond.

— Quoi ! s'écrie-t-il. Vous ignorez cela aussi ! Mais le portefeuille a chez nous une importance capitale. C'est toute une page de l'histoire soviétique. Pour être quelqu'un en Russie, *il faut* un portefeuille. Qu'il soit plein ou vide, peu importe. C'est le signe de l'influence, du pouvoir. Sait-on les papiers mystérieux qu'il contient ? En le voyant on pense tout de suite à la Tché-Ka. Un portefeuille c'est mieux qu'une étoile rouge, mieux qu'un brassard de commissaire, mieux qu'un revolver.

« Ainsi mon contrebandier avait l'air d'un dignitaire soviétique de marque. Moi, je pouvais fort bien passer pour son aide. Quelle garantie meilleure pouvions-nous rêver ?

« Paisiblement, nous primes, à la gare de Kief, le train qui devait nous mener jusqu'à la ville la plus proche de la frontière polonaise. Cette première partie du voyage se passa fort bien. Pas de vérification de papiers, pas d'ennuis.

« Débarqués du wagon, le contrebandier qui connaissait les lieux me conduisit dans une auberge et me dit de l'attendre là deux ou trois jours pendant lesquels il arrangerait mes affaires... et les siennes.

« Je le laisse partir, le cœur un peu serré, mais résolu à tenir mon rôle. Le besoin s'en fit sentir tout de suite, car il y avait beaucoup de monde à l'auberge et le patron me

donna un lit dans une chambre occupée par deux garçons de mon âge.

« Dès le premier coup d'œil je vis qu'ils étaient, eux, de véritables *Secsot*.

« Imaginez ma situation. Je ne savais rien de la Tché-Ka, de son argot, de ses habitudes. Je n'avais pas de papiers justifiant mon accoutrement et j'étais en présence de gamins dont la mission était d'espionner tout le monde.

« Heureusement, c'était des fils d'ouvriers et d'esprit assez simple. Le luxe de mes vêtements leur en imposa. Ils se dirent que je devais être un *Secsot* d'importance et me traitèrent avec respect.

« Je passai deux jours en leur compagnie. Très bavards, ils me confièrent tous leurs secrets. Et c'est moi qui, en fin de compte, aurais pu les dénoncer pour trahison. Ils me prirent en amitié. Nous bûmes ensemble, mais, malgré tout, je vivais sans cesse dans la crainte d'une catastrophe.

« Elle faillit arriver. Nous étions au début de novembre. On fêtait l'anniversaire de l'arrivée des Soviets au pouvoir. Mes nouveaux compagnons m'emmenèrent assister au défilé des troupes. Comment refuser ? Nous réquisitionnâmes une voiture et, l'ayant décorée d'un drapeau rouge, nous fîmes conduire au lieu de la revue. Les gens s'écartaient devant nous dans les rues bosselées et boueuses. Plus d'un regard se fixait sur moi avec envie ou haine. Et nul de ces passants ne se doutait que j'aurais tout donné pour être à sa place.

« La revue fut suivie d'un banquet. Le hasard me plaça entre deux commissaires aux faces de brutes... De quoi leur parler ? Comment ne pas me trahir ? Je préfèrai me taire. Ce silence me sauva. Les convives crurent y distinguer une prudence, une attention de policier à l'affût... Je crois qu'ils eurent peur de moi autant que je les craignais. Les meilleurs morceaux me furent réservés et les éloges les plus flatteurs sur ma fidélité précoce au communisme me furent décernés.

« Ce maudit repas se termina enfin et, en compagnie de mes *Secsot*, je pus regagner l'auberge... Mon ami le contrebandier s'y trouvait. D'un geste plein de mystère important il m'appela et les deux petits espions confondus par son port majestueux et par le volume de son portefeuille me laissèrent aller avec respect.

« — Sois prêt cette nuit, murmura mon guide. Je me suis procuré des chariots. Tout est arrangé. »

« Puis de son allure ministérielle, il s'en alla.

« Je ne vivais plus. Les heures décisives approchaient ; bientôt je serais en Pologne et de là Paris, le ballet.

« Dès que le soir tomba je ficelai mes affaires et, après avoir dit aux deux *Secsot* que je partais en mission, me glissai hors de l'auberge.

« Il faisait une nuit brumeuse et pâle. J'aperçus soudain près de moi la silhouette colossale du contrebandier.

« Nous sortîmes rapidement de la ville.

« Pendant que nous marchions, il m'expliqua son plan en quelques mots. Il allait chercher des marchandises de l'autre côté de la frontière, les chargerait sur les trois chariots qu'il avait loués, puis me mènerait dans le petit village polonais, d'où ses hommes me feraient parvenir sans encombre à Varsovie.

« Bientôt la forme vague des charrettes, des chevaux et des conducteurs se dessina dans l'ombre. Un moujik avait pris avec lui sa fille qui voulait acheter elle-même des tissus en Pologne.

« C'est à elle que nous dûmes tous nos malheurs.

« Lentement, dans la boue visqueuse, le convoi se mit en marche. Les moujiks savaient où se trouvaient les postes de garde et les contournaient de loin. Mais au moindre bruit on s'arrêtait, le cœur battant. Les minutes semblaient très longues. Puis, sur un faible cri, les chevaux s'ébranlaient de nouveau.

« Enfin, le contrebandier nous fit descendre et, laissant

un homme pour garder le convoi, nous emmena à pied. Soudain, il me dit en riant :

« — Nous sommes en Pologne. »

« Moi, je restai stupéfait de ce que nous avons passé la frontière sans que je m'en fusse aperçu et surtout que cette frontière ne fût marquée par rien.

« — Attends-moi ici, » murmura le contrebandier.

« Suivi des moujiks et de la fille, il s'éloigna par un sentier. Je piétinaï longuement sur place dans la nuit humide. Mais ma joie était si grande que je ne sentais ni le froid ni la brume. Mon guide allait revenir avec son butin, chargerait les chariots, puis me conduirait dans le village convenu. Mon évacion était accomplie et, en somme, sans péril.

« J'attendais ainsi depuis une demi-heure environ, lorsque des cris aigus rétentirent. Dans le silence nocturne ils paraissaient déchirants. Je tressaillis d'inquiétude... Bientôt je vis arriver en courant la fille toute dépoitraillée et derrière elle, le contrebandier qui soufflait lourdement... Ce diable n'avait pu choisir de meilleur moment pour manifester son amour à notre compagne !

« — Vite, vite, me dit-il, on a pu entendre. cette sorcière. »

« Pliant sous les ballots, les moujiks couraient vers le convoi. Quand nous fûmes arrivés, nous vîmes deux vagabonds qui conversaient paisiblement avec l'homme qui gardait les chevaux. Pas de soldats rouges... Tout s'était bien passé.

« Mais soudain les vagabonds reculèrent un peu et, revolver au poing, nous crièrent : Haut les mains !

« Le contrebandier et moi, d'un geste brusque, nous prenons les carabines laissées dans un des chariots. Nous pressons la détente. Mais les Tché-Kistes les avaient déchargées au préalable. Impuissants, cinq hommes se laissèrent emmener par eux, et je pense que mon compagnon dût maudire la fougue inopportune de son tempérament. »

*
* *

A la terrasse du café où nous nous trouvons, les consommateurs se succèdent, paisibles, propres, indolents. La rumeur du boulevard gronde près de nous. Le tendre ciel de Paris éploie sur la ville son charme gris. Mais je n'entends et ne vois rien de cette vie ordonnée, de ces formes occidentales. Il me semble être au milieu du convoi nocturne que mènent vers la Tché-Ka deux policiers maquillés en vagabonds, et sentir à côté du contrebandier colosse un enfant dont la seule détresse est de voir évanoui son beau rêve de danse.

Mais Serge Lifar, possédé par ses souvenirs, continue.

— A la Tché-Ka, on libéra les moujiks. La prise était trop mince. Le contrebandier fut tout de suite séparé de moi, et nous fûmes interrogés isolément. Par bonheur j'avais pu échanger quelques mots avec lui et nous fîmes des déclarations analogues. Mon personnage de *Secsot* ne servait plus à rien et j'en pris un autre. Celui d'un petit spéculateur effronté et inoffensif. Je connaissais cet argot, car les rues de Kief sont pleines de ces gamins avides et canailles, au courant de toutes les ruses et de tous les métiers propres à procurer de l'argent.

« L'instructeur me crut facilement et me fit conduire dans une cellule, en attendant la suite de l'enquête.

« Le fit-il exprès, je n'en sais rien, mais ce cachot n'était plein que de typhiques. Ils étaient douze. Aucun d'eux ne pouvait se tenir sur ses jambes. Les uns râlaient, l'écume à la bouche, d'autres déliraient avec des blasphèmes terribles. D'autres enfin, muets, fixaient sur les murs des regards de bêtes condamnées.

« Là je connus vraiment l'épouvante. Partout, les poux grouillaient. Il suffisait que l'un deux me piquât pour que je fusse malade à mon tour. Alors, finis mes espoirs. Plus de danses, plus de ballets Diaghilew.

« Je n'osai m'asseoir, car la vermine m'eût assailli. Alors je restai debout.

— Mais... combien de temps ?

Lifar me répond avec simplicité :

— Douze jours, oui, douze jours. Je savais que les poux ne pouvaient grimper sur mes bottes graissées. Mon seul salut était donc de ne rien toucher.

— Et... le sommeil ?

— Oh, je ne dormais presque pas. Parfois j'appuyai mon visage sur mes paumes et, vacillant, somnolais un peu. Le plus terrible n'était pas là, mais dans les yeux hagards des malades qui suivaient avec envie et haine le seul être valide qui fût parmi eux. Et puis on ne leur donnait rien à manger et il me semblait sans cesse qu'ils allaient se jeter sur moi, pour calmer la torture de leur faim.

« Mon épouvante était si intolérable que plus d'une fois je m'approchai de la fenêtre ouverte (nous étions au deuxième étage et l'on ne pouvait songer à l'évasion) avec la tentation de sauter. Je me souviens qu'un matin je pris même mon élan. Une seule pensée me retint : je pouvais briser mes jambes et en même temps toute ma carrière.

« Cependant mon personnage de petit spéculateur avait donné au directeur de la prison l'idée de m'utiliser pour les achats au marché. Cet homme avisé s'était dit que mon expérience lui ferait faire des économies. Il m'envoyait donc tous les deux jours et sous bonne garde faire les emplettes de nourriture.

« Un jour, je trouvai, employé aux mêmes fonctions, mon contrebandier. Il portait toujours beau et — miracle des miracles — avait toujours son immense portefeuille. Les soldats qui nous surveillaient étaient des moujiks débonnaires. Nous pûmes gagner leur sympathie et ils nous permirent de faire nos achats ensemble. C'est alors que nous résolûmes de fuir.

« Lentement et sous prétexte d'examiner tous les éventaires nous nous approchâmes de la rue. Un soldat, soupçonneux, s'avança vers nous. Il était trop tard. D'un coup de poing le géant l'étendit sur le sol, saisit sa carabine, sauta en même temps que moi sur une voiture qui passait et cria au cocher :

« — Sors de la ville.

« L'homme, terrorisé, obéit. Des coups de feu claquèrent. Je ne pensai même pas à baisser la tête. Vite ! Vite ! La liberté ! Bientôt nous fûmes dans la campagne. Il y avait une boue affreuse, comme l'on n'en voit qu'en Russie au dégel ou à l'automne, une boue à hauteur d'homme.

« Notre voiture avançait très lentement et bientôt nous entendîmes le galop de la poursuite.

« — Active ! cria le contrebandier au cocher.

« — Je ne peux pas, je vais crever mon cheval, répondit celui-ci.

« Alors, sans hésiter, mon compagnon souleva l'homme comme un enfant, le jeta dans les champs, saisit les rênes à pleines mains. Moi, debout, derrière lui, je fouaillais le cheval à coups de fouet. Il partit à fond de train.

« Tout à coup une ornière, un heurt brusque et je me sens enlisé jusqu'au menton. Dans la boue l'angoisse m'étreint. On va me prendre. Le contrebandier va s'échapper seul.

« Mais non, le voilà qui arrête le cheval. Je cours vers lui. Il me hisse et nous voilà repartis, moi, fouettant la bête comme un fou. »

Serge Lifar respire profondément, puis s'écrie, ses yeux naïfs et ardents fixés sur les miens :

— Comprenez-vous ce que cet homme a fait ? Sous les balles qui sifflaient sans cesse autour de nous, au risque de la prison et de la mort, il a arrêté sa course pour ne pas m'abandonner. Par là suite il m'a dévalisé. Mais, quoi qu'il ait pu faire, si je le rencontrais jamais, je le tiendrais pour un frère.

« Nous allions sans but, simplement pour mettre entre nos poursuivants et nous la plus grande distance possible. Mais notre cheval trébuchait de plus en plus. Nous allions nous résoudre à sauter à terre et à gagner les champs, lorsque nous aperçûmes assez près une voie ferrée et la fumée d'un train. Encore quelques coups de fouet et nous sommes près des rails. Le train passe avec la lenteur des convois soviétiques. Nous sautons dans un wagon de marchandises. A bout de souffle nous nous regardons longuement... Libres, libres !

« La première émotion passée, mon compagnon réfléchit et m'expose son plan. Avant d'arriver à la gare prochaine, nous nous glissons à contre-voie, puis nous utiliserons les circonstances.

« Ce projet exécuté, nous nous acheminons rapidement vers la gare. Mon contrebandier a repris son aplomb olympien. Sa vareuse de cuir ouverte sur sa large poitrine, son portefeuille sous le bras, il demande le chef de la station et lui dit à brûle-pourpoint :

« — Il nous faut un compartiment spécial pour aller à Kief. J'ai une mission urgente.

« Le chef de gare se trouble, balbutie des excuses. Il ne peut nous offrir qu'un wagon de marchandises aménagé pour les voyageurs. Le contrebandier tempête, menace. Le chef de gare plie l'échine. Enfin mon compagnon s'adoucit.

« — C'est bien, dit-il, je ne ferai pas de rapport, à condition que nous soyons seuls.

« On s'empresse, on déblaie un wagon, et nous repartons dans le train même qui nous avait amenés.

« La nuit vient. Dans le wagon voisin discutent et rient des cosaques rouges. A un arrêt nous avons eu le temps de leur offrir des cigarettes et de gagner leur respectueuse estime.

« Le train cahote doucement. Soudain une halte. On frappe à notre porte. Vérification de documents. Comme

un homme réveillé d'un sommeil délicieux, mon contrebandier hurle :

« — Je vous apprendrai à déranger des gens en mission spéciale. Vos noms ? »

« La patrouille voit ma carabine, la vareuse de cuir, le portefeuille... Elle hésite. Les cosaques rouges lui crient :

« — Laissez-les donc en paix ou vous tâterez de la Tché-Ka »

« La porte se referme. J'ai fait semblant de dormir pendant tout ce temps... »

« Au petit matin nous distinguons à l'enchevêtrement des rails que nous approchons d'une gare importante... La manœuvre déjà exécutée se répète... Nous sautons sur la voie... »

« Que faire maintenant ? Nous sommes épuisés, n'ayant pris aucune nourriture depuis la fuite et complètement démunis d'argent... Mon compagnon ne se démoralise pas pour si peu. Il avise une auberge, demande une chambre et là me dit :

« — Donne-moi tes vêtements. Je vais aller les vendre et rends-toi à la gare... »

« Je ne proteste pas, car le costume élégant de mon contrebandier est notre meilleur passeport et il vaudrait mieux vendre nos têtes que son portefeuille. Je quitte mes magnifiques culottes, ma vareuse, ma chemise et ne garde que mes bottes et ma capote. — Puis, transi, je me dirige vers la gare... »

« J'attends une heure sur les quais... Soudain, je vois apparaître, suivi de deux soldats épouvantés, mon homme... Il bouscule tout le monde, les mains dans les poches, le regard impérieux. Autour de lui on murmure : « le chef de la Tché-Ka de Mohilew, le chef de la Tché-Ka en inspection. » »

« Bref, peu de temps après, nous sommes installés dans un compartiment réservé du train rapide qui roule vers

Kief. Mon compagnon, de l'air le plus naturel du monde, fume un cigare.

« Dans le compartiment voisin on entend des rires, des plaisanteries obscènes... Trois femmes tchékistes l'occupent... Sans doute le contrebandier est possédé par le diable... Le voilà qui engage la conversation avec elles et bientôt deux de ces filles aux cheveux coupés courts, la gorge nue, la jupe relevée au-dessus des genoux, viennent dans notre compartiment. Elles ont de l'alcool... L'ivresse les marque déjà... Elles se frottent contre les épaules puissantes de mon compagnon. Il boit avec elles, les caresse...

« Ecœuré, je vais dans le couloir.

« C'est là que je passai la nuit, poursuivi par un bruit de baisers et de murmures odieux... Parfois un des tchékistes dont le wagon était plein passait devant moi et me voyant avec un fusil, croyait que je montais la garde...

« — Bravo, jeune citoyen, me disait-il avec attendrissement... On fera de toi un bon communiste.

« C'est ainsi que je vis apparaître les faubourgs de Kief... Mon compagnon s'amusait toujours avec ces demoiselles de la Tché-Ka. Comment allions-nous sortir de la gare ? Nous n'avions ni billets, ni documents. On nous arrêterait à coup sûr...

« Je voulais me concerter avec le contrebandier, mais il ne me laissa pas ouvrir la bouche... Quand le train s'arrêta, il me dit simplement :

« — Prends donc le bras d'une de ces jeunes filles... Elles sont si gentilles...

« J'obéis comme un automate et descendis sur le quai. Plaisantant, riant, caressant, mon compagnon nous entraîna vers la sortie... Je compris soudain : il voulait profiter de nos compagnes pour inspirer confiance.

« Je m'apprêtais à jouer ce nouveau rôle quand je sentis les jambes me manquer... Juste vers moi, venaient les parents de mon camarade le danseur Serge Lapitzky qui s'embarquait à son tour vers la frontière. S'ils me recon-

naissaient, j'étais perdu... Les dames tché-kistes, si aimables pour nous, n'hésiteraient pas à m'arrêter.

« Je baissai la visière de ma casquette et marchai rapidement vers le guichet. Le contrebandier m'y rejoignit et tenant étroitement les demoiselles de la Tché-Ka, salua d'un mouvement protecteur les soldats chargés du contrôle. Ils n'osèrent rien nous demander.

« A peine sortis de la gare, le contrebandier me dit gaiement :

— Allons boire chez moi, à l'Hôtel Métropole...

— Allons, allons, crièrent les tché-kistes...

« Mais je n'en pouvais plus et contrairement à toute prudence je me mis à courir comme un fou vers ma maison...

« Mais une fois devant la porte de mes parents une peur invincible de les voir me prit. Quel accueil allaient-ils me faire ? Et puis j'avais tellement honte de mon échec... Vous comprenez, n'est-ce pas ? »

Je hoche la tête gravement, ému par tant d'ingénuité et ne songeant même pas à sourire de cet enfant qui après avoir échappé aux balles des Tché-Kistes craint plus que tout ses parents.

— Indécis, reprend-il, je me réfugiai dans un petit jardin en face de notre maison... Là je me couchai par terre pour réfléchir, mais, je ne sais comment, je m'endormis... Quand je m'éveillai, le soleil était haut dans le ciel... On pouvait me surprendre d'un instant à l'autre... Désespéré, je me glissai dans notre maison...

« Mon frère me vit le premier... Il me croyait depuis longtemps à l'étranger... Par bonheur mes parents étaient absents pour plusieurs semaines... Je racontai mes aventures... Mon frère m'apprit que le dernier de mes camarades, Serge Unger, allait tenter de franchir la frontière.

« Aussitôt je résolus de partir avec lui...

— Tout de suite ?

Serge Lifar hausse les épaules.

— Je n'allais tout de même pas rester à Kief tandis que tous les autres rejoindraient Diaghilew.

Mon frère approuva cette décision. Malheureusement il n'avait plus d'argent. J'allai en emprunter à tous les amis de la famille. Mais cela prit quelques jours et mon camarade partit avant moi, en me laissant l'adresse des contrebandiers qui devaient le faire passer en Pologne...

« J'étais vêtu misérablement — et malgré mes efforts, je n'avais pu réunir qu'une somme très faible... La pensée d'arriver déguenillé à l'étranger me faisait mal... Je visitai donc la garde-robe de mon père et choisis un magnifique pantalon noir, tout neuf, qui me servirait en Pologne... Puis scrutant les murs j'avisai une très lourde et très ancienne icône d'or. Je l'enfouis également dans mon sac.

« Ainsi lesté et m'étant fabriqué un faux passeport, je repris le train pour la ville frontière.

— Celle où vous aviez été enfermé ?

— La même... Mais j'avais appris par mon frère que le chef de la Tché-Ka de là-bas était un vieil ami de notre famille qui avait mal tourné. Je comptais sur lui pour me faciliter les choses...

« C'est pourquoi, à peine débarqué, j'allai le voir. Mais cet homme prudent me dit :

« — Je ne puis rien faire pour vous faire échapper... Essayez vous-même. Si l'on vous prend, je vous relâcherai... Faites trois ou quatre tentatives... Vous finirez bien par réussir.

« Fort de cette assurance, je me rendis chez les contrebandiers locaux que m'avait indiqués mon camarade. C'étaient de simples moujiks et qui n'avaient rien du physique superbe de mon premier compagnon. »

— A propos qu'était-il devenu, celui-là ?

— C'est vrai, j'ai oublié de vous dire. J'étais allé le voir à Kief pour lui demander l'argent que je lui avais confié à mon départ... Il prétendit n'avoir rien reçu. Il habitait dans le plus luxueux hôtel de la ville. Des bouteilles vides traî-

nrf

VIENT DE PARAITRE

“ Les Documents Bleus ”

N° 14. — J. KESSEL et G. SUAREZ

Au camp des vaincus

OU

La Critique du “ Onze Mai ”

Avec des dessins de H.-P. GASSIER

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE. **7.50**
50 exemplaires sur pur fil.. **25 fr.** (*souscrits*)

Portraits et opinions de MM. Jacques Bainville, Léon Bérard, l'abbé Bergé, Emile Buré, Pierre-Etienne Flandin, Le Trocquer, André Maginot, Georges Mandel, François Marsal, Alexandre Millerand, Michel Missoffe, François Poncet, Paul Reynaud, Lucien Romier, Édouard Soulier.

Les élections dernières furent une surprise pour beaucoup, mais surtout pour les membres du Bloc National. Ils étaient sûrs de la victoire; leur défaite, au premier abord, les écrasa. Devenus minorité ils voyaient la politique de toute une législature renversée et dirigée selon un axe nouveau. Quelles furent leurs réactions? Comment veulent-ils endiguer le nouveau cours des choses? Bref, comment entendent-ils leur rôle d'opposant? C'est ce que MM. J. KESSEL et GEORGES SUAREZ ont essayé de savoir. Après le *Onze Mai* qui les a classés tout de suite parmi les meilleurs enquêteurs politiques de ce temps, ils se sont rendus *AU CAMP DES VAINCUS*.

Le romancier et le chroniqueur politique ont uni leur sagacité et leur don d'observation pour peindre la galerie pittoresque de l'opposition. M. Millerand épilogue sur sa démission retentissante, M. Maginot, sous les trophées de guerre, explique la tactique tortueuse des parlements, l'abbé Bergé parle des rabbins et des pasteurs et M. Mandel tire les leçons de sa défaite.

Il y a dans ce livre un document historique de premier intérêt, une finesse d'observation qui fait vivre intensément tous les personnages et une ironie secrète qui est la meilleure garantie d'une indépendance dont les deux auteurs ont déjà donné une preuve éclatante dans le *Onze Mai*.

Le crayon du grand caricaturiste H.-P. Gassier anime de sa verve chacune des figures évoquées au cours de ces pages. Féroces et gaies, ces illustrations sont le meilleur commentaire qu'on puisse rêver à un ouvrage de ce genre.

DES MÊMES AUTEURS :

LE ONZE MAI. Un volume.. .. . **7.50**

OUVRAGES DE J. KESSEL

LA STEPPE ROUGE. Un vol. **6.75** | **L'ÉQUIPAGE.** Un vol. **7.50**

LES CAPTIFS.. .. en préparation

MARY DE CORK.. sous presse (COLLECTION “ UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT ”)

nrf

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Appareils d'éclairage



La Boutique
PIERRE CHAREAU

3 Rue du Cherche-Midi (VI^e)

Stoffes
Meubles
Papiers peints

R. C. : SEINE 161.914

LIBRES PROPOS

(JOURNAL D'ALAIN)

vous donnent chaque mois le résultat des méditations familières entièrement libres et seulement humaines, de l'auteur de *Mars* ou *la Guerre jugée*

Conditions d'abonnement pour la France : UN AN 24 fr., SIX MOIS 12 fr., TROIS MOIS 6 fr.

PRIX DU NUMÉRO : 2.50

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de .

UN AN (1)

SIX MOIS

TROIS MOIS

} aux

LIBRES PROPOS

(JOURNAL D'ALAIN),

à partir du

Ci-joint mandat — chèque de (1)

Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

} 24 francs

} 12 francs

} 6 francs

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 4 fr. 75 pour frais de recouvrement).

NOM A le 192

ADRESSE (Signature)

(1) Rayer les indications inutiles.

Détacher ce Bulletin et l'adresser à **M. ALEXANDRE**, rue Emile-Jamais — **NIMES**